

Il suffit parfois que d'une petite étincelle de magie pour
illuminer la plus grande des nuits.

Chapitre 1

Une étoile dans la nuit

« Mardi, un autre matin comme les autres. La routine du lever et des mille et une petites choses banales que l'on doit faire pour répondre aux nombreuses exigences de sa petite vie.

Se conformer, obéir, performer à travers l'obligation d'aller passer ses journées dans un endroit où l'on ne voudrait pas aller, avec des gens que l'on n'a pas choisi de côtoyer, à faire un boulot qui nous abrutit un peu plus chaque jour.

Si je n'avais pas Sabrina, je partirais loin d'ici, n'importe où, pour faire n'importe quoi d'autre, pour vivre n'importe quoi de différent. Je ne me sens pas à la hauteur de mon rôle de mère, mais j'espère juste qu'elle aura une vie meilleure que la mienne... c'est cela qui me tient debout, c'est cela qui me donne la force de continuer. »

Le livre se ferma subitement et la femme dans la vingtaine le plaça sous son oreiller avant de se précipiter vers la cuisine.

— On y va ma belle, on est toutes les deux en retard !

En moins de temps qu'il en faut pour le décrire, la mère retira de la table l'assiette vide devant la fillette de quatre ans, avant de prendre celle-ci par la main pour la conduire vers la salle de bain.

— Tu les brosses seule, t'es capable, dit-elle à celle qui venait de se faire remettre entre les mains brosse à dents et dentifrice. La mère, elle, poursuivait sa course folle en ramassant au passage sac à lunch, manteaux, clés, sac à main, avant de revenir chercher sa fille qui suivait les consignes sans maugréer.

— C'est bien ma puce, on y va maintenant, il est tard.

— Est-ce que je peux apporter Maurice avec moi ? demanda la puce, pendant que les deux traversaient le seuil de la porte de ce petit logement.

— Je t'ai déjà expliqué que Maurice était mieux ici. Chez madame Yvonne, il y a plein d'autres jouets.

Et elles déambulèrent dans le long et sombre corridor de l'immeuble, pendant que l'enfant faisait remarquer à sa mère que son vieil écureuil en peluche trouvait les journées trop longues quand il demeurait seul à la maison.

L'autobus était bondé et ses passagers avaient tous ce teint verdâtre qui caractérise les gens du nord, quand la lumière se fait de plus en plus rare en novembre. La pluie qui tombait n'était pas non plus de nature à apporter, ne serait-ce qu'une lueur de sourire, sur les visages de ces travailleurs résignés.

Quand le véhicule s'arrêtait, on débarquait d'un orifice et on embarquait par l'autre, sans dire un mot. Seules des questions posées au chauffeur venaient parfois rompre la monotonie du bruit des portes pneumatiques.

La jeune mère finit par descendre. Son odyssée de neuf stations pour aller porter sa fillette à la garderie avait été complétée et le parcours de quatorze autres pour se rendre au travail venait finalement d'aboutir. Le quartier où elle travaillait était sobre, pour ne pas dire pauvre.

En ces premières lueurs d'un jour de pluie, tout endroit paraissait plus gris qu'il ne l'était en réalité. Mais il était difficile d'imaginer que ces vieux édifices mal entretenus et ces bordures de trottoirs encombrées de papiers et de débris puissent être plus joyeux que la triste allure qu'ils avaient maintenant.

La femme marchait d'un pas rapide vers un des bâtiments qui faisait le coin entre deux rues et sur lequel un vieil écriteau tentait d'indiquer aux passants qu'ici il y a un « Restaurant ».

C'est la porte sous cette affiche qu'elle ouvrit, avant de s'y engouffrer pour la journée.

— Sandy, tu es en retard, lui lança une femme, sans se soucier que les clients qui bordaient l'allée que la retardataire empruntait, puissent avoir entendu.

— Je sais, je suis désolée, répondit-elle en commençant à enlever son manteau, alors qu'elle s'approchait d'une porte donnant sur une petite pièce assignée au personnel.

— Ça fait déjà trois fois ce mois-ci ! Moi ça ne me fait rien,

mais la patronne, elle, va finir par te demander d'aller promener ton petit derrière ailleurs, lui dit la femme qui l'avait suivie.

— Je sais, je sais... s'il te plaît, ne lui dis rien pour cette fois... ça n'arrivera plus, je te le promets, répondit-elle pendant qu'elle enfilait sa tenue de serveuse.

— Tu m'as dit ça la dernière fois... moi je ne dirai rien ma poulette, mais les autres commencent à jaser, je ne pourrai pas toujours te protéger !

— Merci Simone... c'est déjà assez difficile comme ça, s'il fallait que je perde cet emploi, je ne sais pas ce que je ferais.

— Bon, en attendant j'ai pris les commandes de la section quatre, va voir Steve pour le reste.

Les deux femmes sortirent de la pièce d'un pas rapide, alors que s'amorçait une autre journée de travail intense. Les clients se succédèrent sans intermissions avec une surabondance de travail sur l'heure du midi.

Vers quinze heures, il eut une habituelle et relative tranquillité, avant de reprendre la vague du souper. C'est durant cette période que les serveuses en profitaient pour respirer et prendre un peu de nourriture après sept heures de travail ininterrompu. Sandy venait à peine de s'asseoir, quand une collègue lui dit :

— Désolée pour ta pause Sandy, mais il y a une femme là-bas dans ta section.

— Ouf ! Oui, tu as raison, soupira-t-elle en se levant pour prendre un menu et un verre d'eau avant de se diriger vers la

cliente de ce milieu d'après-midi. Arrivée à la table, elle sortit mécaniquement son habituelle formule de politesse, tout en esquissant le début d'un sourire forcé :

— Bonjour, vous allez bien ? Puis-je vous aider ?

La femme ne répondit pas et la regarda dans les yeux. Il eût été très difficile de se risquer à mettre un âge sur ce visage pâle, sans ride, aux yeux bleus tirant peut-être sur le vert. Elle alliait à la fois la fraîcheur et l'apparence de la jeunesse, mais en même temps, un regard qui laissait présager une vaste expérience de la vie.

— Voulez-vous consulter le menu ?

— Non merci, je ne prendrai que de l'eau pour l'instant. Et vous, vous allez bien ? répondit finalement la cliente d'une voix paisible, toujours en fixant la serveuse dans les yeux.

— Euh, oui bien sûr... si vous changez d'idée, faites-moi signe, je serai assise au comptoir là-bas.

Sandy esquissa de nouveau un sourire poli qui s'estompa brusquement dès qu'elle eut tourné le dos à la sobre cliente.

— De l'eau, elle ne veut prendre que de l'eau, dit-elle à une collègue au moment de prendre place au comptoir.

— Encore une qui nous prend pour un gîte pour sans-abri. Elle doit avoir la bouche sèche suite à sa cuite d'hier soir. Lui as-tu dit qu'il fallait qu'elle commande quelque chose pour avoir le droit de s'asseoir ici ?

Sandy esquissa un bref signe de négation avant d'enchaîner :

— Je retournerai la voir tout à l'heure, en attendant elle ne nuit à personne.

— En tout cas moi, je ne me gêne pas pour leur dire quand ils font ça, même s'ils ne prennent rien et qu'il n'y a pas grand monde, il faut tout de même aller le porter le fichu verre d'eau, ramener le verre vide, changer les ustensiles s'ils ont joué avec et aussi...

Sandy l'interrompt :

— Elle s'en va !

— Quoi ?

— La cliente se lève, j'espère qu'elle ne t'a pas entendue !

— Bon débarras ! À cette distance, elle ne m'a sûrement pas entendue, mais si c'est le cas, alors tant mieux, au revoir madame verre d'eau ! On ne la reverra pas venir nous faire perdre notre temps.

À la fin de sa journée de travail, quand Sandy franchit la porte, prête à troquer son rôle de serveuse pour celui de mère, elle fut frappée de plein fouet par un vent qui se déchaînait en de violentes rafales. La pluie, le froid, le vent et même la noirceur de ces courtes journées de novembre semblaient avoir formé un groupe de terroristes décidé à rendre la vie impossible aux passants.

Le trajet jusqu'à l'arrêt d'autobus ne prenait que cinq minutes, mais dans ces conditions, ce fut une éternité pour celle déjà épuisée de sa journée.

Une fois l'éternité passée, l'exténuée ne put se mettre à

l'abri en attendant son transport en commun, étant donné l'abondance des ombres silencieuses qui attendaient la même délivrance.

Luttant contre le froid qui continuait de la harceler, elle remarqua dans la longue file d'attente, une personne qui se retournait pour regarder vers l'arrière, dans sa direction. Elle n'y aurait prêté aucune attention, si ce n'était de l'insistance de la personne à maintenir son regard et même à faire des signes de la main. Au bout d'un moment, malgré la noirceur et la distance, il lui sembla qu'elle était celle qui faisait l'objet de cette interpellation.

Mais peu importe, pour l'instant le vent glacial était son principal souci. Cela et le fait de ne pas arriver en retard au service de garde, au risque d'avoir à payer une pénalité qu'elle n'avait définitivement pas les moyens d'assumer.

L'autobus finit par arriver, au grand soulagement de toutes les ombres transies sous la pluie.

Quand à son tour elle put monter à bord, elle constata qu'il ne restait plus de sièges libres et qu'elle devait se taper tout le trajet debout, s'agrippant à tout ce qu'elle pourrait trouver.

Mais cela, elle en avait l'habitude, c'était à vrai dire ainsi tous les jours. Une seule fois un homme lui avait déjà cédé son siège, mais, se rappelait-elle, l'homme paraissait si âgé et si faible, qu'elle avait poliment décliné l'offre, prétextant le mensonge d'avoir été assise toute la journée.

Coincée comme du bétail au milieu de cette masse humaine, elle réussissait à conserver son équilibre lors des arrêts et départs du véhicule, en accrochant sa main droite aux

abords du siège le plus près.

Soudain, elle sentit sur sa main une chaleur apaisante. Quelqu'un venait d'y déposer la sienne. Quelqu'un qui était assis près d'elle, mais juste un peu en avant pour ne pas pouvoir en apercevoir le visage. Si elle trouva le geste relaxant, son caractère inapproprié l'était au moins autant, se dit-elle.

Ainsi, elle retira sa main nerveusement, en cherchant un autre endroit où se tenir avant le prochain coup de frein du transporteur. Peine perdue, tiges, barres et autres appuis étaient tous accaparés.

Elle cherchait une solution à son problème, quand un coureur traversa la rue tout juste devant l'autobus. Le chauffeur eut à peine le temps d'appliquer les freins pour éviter le drame, ce qui propulsa l'ensemble des passagers vers l'avant. Évidemment, ceux et celles qui étaient debout n'eurent aucune chance. Telle une vague déferlante, les uns atterrissaient sur les autres sans aucun moyen de se protéger.

Sandy vécut la scène comme au ralenti. D'abord le coup de frein, puis la vue de ceux et celles qui la précédaient et qui tombaient progressivement vers l'avant, vers ce qui allait devenir une succession de culbutes.

Puis, elle réalisa que son corps sans appui était également propulsé dans la même direction... mais, tout à coup, elle se sentit saisie par une main puissante qui lui prit le bras pour la tirer vers une des banquettes.

Geste d'une grande force, mais tout en douceur, effectué avec une telle rapidité et précision, qu'elle ne réalisa pas tout

de suite ce qui venait de se passer.

Le mastodonte urbain était maintenant immobilisé et au silence succédait maintenant une avalanche de bruits : chauffeur vociférant, plaintes et gémissements des uns, débit verbal rapide et stressé des autres.

Au milieu de cette cacophonie, Sandy était là, assise, cherchant encore à comprendre ce qui venait de se passer. Près d'elle, se tenait debout une femme qui lui demanda :

— Allez-vous bien ?

— Oui merci, mais... je crois que quelqu'un m'a évité la pire culbute de ma vie... je ne sais pas comment il a fait... Et vous, vous n'êtes pas blessée ?

— Non, je vais bien, répondit-elle en lui souriant.

Puis Sandy réalisa :

— Mais attendez, vous êtes la fille du restaurant ?

— Je croyais que c'était vous la fille du restaurant, moi il semble que je serais plutôt madame verre d'eau, répliqua-t-elle en continuant de lui sourire.

— Oui, c'est vrai, je suis serveuse là-bas, mais... oh.. non... j'espère que vous n'avez pas entendu ce que... je suis désolée, ma collègue ne voulait pas... je veux dire...

La femme coupa court à la confusion :

— Ce n'est pas grave. Des mots sans importances. Mais vous allez être en retard, je vous propose de vous déposer en taxi, nous allons dans la même direction.

Progressivement, les gens s'étaient tous relevés et étaient descendus de l'autobus qui ne pouvait plus repartir. Non pas à cause du fameux coup de frein, mais plutôt en regard du véhicule qui suivait et qui avait percuté l'arrière du bus.

Bien que l'impact ne fût pas vraiment ressenti par les passagers, la petite voiture, elle, était fortement accidentée. Les curieux s'étaient massés autour de l'automobile où se trouvait un homme qui tentait de sortir de son véhicule et qui, par le sang sur le visage, semblait avoir été blessé.

— Regardez ! Cet homme a l'air mal en point, lança Sandy à la femme.

Celle-ci sourit et, sans se retourner vers la scène, se dirigea plutôt en sens opposé sur le trottoir.

— Ne vous en faites pas, il va bien. Sa blessure n'est pas grave. Venez, je vous ai trouvé un taxi.

Sandy la suivit en tentant d'arracher encore un regard vers la scène de l'accidenté, avant de finalement rejoindre la dame au taxi.

— Vous savez, il avait du sang au visage et son automobile est sûrement une perte totale.

Mais la femme n'ajouta rien, se contentant de dire :

— Voilà, ce taxi nous attend au coin de cette rue.

— Quel taxi ? Désolé, il fait noir et je n'y vois rien. Sandy continuait de suivre la femme d'un pas rapide, mais aucun taxi en vue.

Arrivée au bout de la rue en question, la femme tourna le coin où effectivement se trouvait un taxi stationné en bordure du boulevard et dont le voyant lumineux sur le toit était éteint. La femme ouvrit la porte arrière en attendant que Sandy la rejoigne.

— Oh là, ma petite dame, je ne suis pas en service, je suis juste arrêtée ici pour casser la croûte.

La dame se pencha vers l'intérieur du véhicule et chuchota quelques mots au chauffeur. Sandy qui était arrivée demanda:

— Peut-on prendre ce taxi, il semble ne pas être en service?

Au même moment, la lumière sur le toit s'alluma.

— Maintenant il l'est, lui répondit la femme en souriant.

Le taxi prit la direction de la garderie, les deux femmes assises sur la banquette arrière gardaient le silence. Au bout d'un moment, Sandy le rompit :

— Merci de me dépanner, je dois arriver à temps à la garderie sinon ils me chargeront des frais de retard... et avec le salaire que je me fais au restaurant, disons que je n'ai pas les moyens de me payer de tels suppléments.

La femme sourit sans répondre. Sandy s'empressa d'ajouter :

— Mais je ne disais pas cela pour... je vais payer la moitié de la course évidemment.

La femme n'y porta pas attention et posa plutôt une question inattendue :

— Aimez-vous votre vie ?

— Euh quoi ? Si j'aime ma vie ? Mais... bien sûr, ma fille est une perle, un vrai trésor qui...

La femme l'interrompt :

— Je parlais de votre vie, du sens que vous lui donnez, du travail que vous faites au restaurant, de vos rêves, de vos aspirations.

La femme s'était retournée vers elle et la regardait sérieusement. Non pas sévèrement, mais avec une certaine touche solennelle, empreinte d'une grande affection. Sandy ne sut quoi répondre :

— Mais oui, je... je... je fais mon possible pour que ma fille... mais pourquoi cette question ?

Sandy sourit nerveusement, ne comprenant pas du tout où la femme voulait en venir.

— Vous savez, Sandy, la vie est une occasion extraordinaire de prendre un élan, le plus beau des élans vers ce que vous êtes vraiment.

La voix de la femme était douce et franche, appuyant sur chacun des mots prononcés comme s'ils étaient d'une importance unique. Mais ces mots avaient une portée énigmatique pour celle qui les recevait et qui tentait d'en décoder le sens.

— Oui bien sûr, la vie est un cadeau, mais je ne comprends toujours pas où vous voulez en venir.

— La question la plus importante est vous, Sandy, où voulez-vous en venir avec la vie ?

— Mais... comme je vous dis, on fait tous notre possible pour gagner notre vie comme on peut.

— Et qu'avez-vous gagné jusqu'ici ?

— Eh bien... ma fille a de quoi manger tous les jours... nous ne sommes pas riches, mais on est heureuses.

— Êtes-vous vraiment heureuse ?

— Euh... oui... je crois... pas dans le sens de bonheur total, mais j'ai mes consolations.

— Et votre fille aussi a des consolations ?

— Oui, enfin, j'imagine... les enfants sont moins compliqués que nous, les adultes, un rien les rend heureux.

Sandy se sentait coincé devant ce qui semblait être un interrogatoire en règle. Aussi, elle décida de renverser les rôles.

— Mais vous, je ne connais même pas votre nom, et comment connaissez-vous le mien ?

La femme lui sourit de nouveau.

— Ah oui, au restaurant, nos épinglettes d'identité, mais qui êtes-vous au juste ?

— Et voilà, nous y sommes, interrompit le chauffeur, le taxi étant maintenant immobilisé devant la garderie.

— Ah attendez, combien je vous dois ? demanda Sandy à la dame.

— Vous ne me devez rien à moi. Ce que vous devez, c'est à vous qu'il vous faudra le rendre.

— Ah, mais moi, je parlais du taxi...

— Au revoir, Sandy, conclut la femme en lui souriant. Le véhicule repartit avec la femme à bord, laissant la jeune mère perplexe de cette curieuse rencontre. Mais le froid, toujours présent, la pressa de couper court aux questionnements et d'entrer dans l'édifice où se trouvait sa perle.

Les jours passèrent, la succession des rituels quotidiens continuait de se dérouler telle une ronde sans fin. Trois longues années de labeur quotidien pour maintenir à flot ce qui restait de la petite cellule familiale jadis éclatée.

Cette déchirure s'était produite un trois décembre, quand le conjoint avait informé Sandy qu'il ne reviendrait plus et qu'il lui laissait la garde de l'enfant. À peine trois minutes pour l'informer qu'elle était maintenant seule sur le navire, trois nuits sans dormir afin d'absorber le choc et trois ans à se battre pour que sa fille ne manque de rien.

Sandy avait grandi dans le nord de l'Ontario, dans un village du Canada où pauvreté, toxicomanie et chômage étaient les trois mots résumant le mieux la réalité des habitants.

Élevée par sa mère depuis la mort de son père, elle connaissait la réalité d'une famille monoparentale sans le sou. Elle savait que ce qui heurtait le plus l'âme d'une enfant, ce

n'est pas la pauvreté comme telle, mais la culpabilité.

Se sentir coupable de la misère d'un parent, voilà ce qui marque le plus. Sentir progressivement, puis deviner et finalement conclure que c'est pour avoir été nourrie, vêtue et instruite, que sa mère est morte à petit feu, voilà un brasier dévorant qui peut consumer toute racine d'espoir dans le futur cœur d'une adulte. Elle savait qu'un jour, sa petite bien-aimée ferait peut-être le même constat. Souffrir, elle le pouvait; tout surmonter, elle en avait le courage ; mais faire souffrir sa raison de vivre, cela elle ne le pouvait pas.

Même pas trente ans et déjà déchirée par la vie. Elle confiait souvent ses pensées aux pages blanches de son livre secret. À les lire, on aurait pu croire qu'il s'agissait des tristes mémoires d'une longue vie difficile. Certains passages avaient été écrits lors de périodes plus ardues :

« Je ne peux me convaincre que les choses vont changer, l'innocence de ma fille la protège de mon pessimisme. Au contraire, j'essaie toujours de lui faire croire que la vie est belle. Mais je suis réaliste, le jour vient où elle verra elle-même que la vraie vie n'est pas celle que j'aurai tenté de lui montrer.»

D'autres passages étaient encore plus sombres : « S'il fallait que ma fille et moi disparaissions, y serions-nous vraiment perdantes au change ? »

Nous étions le premier jour de décembre et la neige commençait à remplacer progressivement la pluie du mois précédent. Les matins étaient de plus en plus froids, mais la neige qui réussissait à survivre au sol redonnait un peu d'éclat

aux faibles lueurs de l'aube.

Sandy venait d'arriver au travail et s'occupait des clients de sa section. Elle finit de prendre la commande à une des tables et quand elle passa à la suivante, elle s'arrêta net en apercevant un visage connu, la femme du taxi.

— Oh, bonjour ! Vous allez bien ? dit-elle sur un ton cordial.

— Oui merci et vous Sandy ? lui répondit celle qui avait toujours cet air serein.

— Oui, très bien. Je vous apporte un verre d'eau ? demanda-t-elle en esquissant le début d'un sourire.

La femme sourit à son tour avant d'enchaîner :

— Apportez-moi la consommation de votre choix.

— De mon choix ? Mais c'est vous qui... Alors que diriez-vous d'un bon café ?

— Je crois que cela conviendrait à « toutes ».

Sandy comprit bien l'allusion, mais elle n'en fit rien paraître et passa à la table suivante. Quand elle revint pour lui apporter le bon café, Sandy ne trouva à la table qu'un mot :

— Si vous me l'accordez, je vous reconduirai de nouveau après votre travail.

Et à côté, le prix du café assorti d'un généreux pourboire.

— Quelle femme mystérieuse ! murmura-t-elle en hochant la tête, amusée par les mises en scène de cette drôle d'inconnue.

Comme convenu, à la fin d'une autre longue journée, la serveuse put enfin retirer son tablier et prendre sans tarder la direction de l'arrêt d'autobus.

Elle avait oublié le rendez-vous de l'inconnue quand, arrivée près de la rue, un homme sortit d'une limousine noire et ouvrit la portière arrière en l'invitant à monter. D'abord surprise elle s'arrêta, puis, en entrevoyant la mystérieuse femme qui prenait déjà place à l'arrière, elle se souvint du fameux rendez-vous et s'approcha du luxueux véhicule.

— Je ne savais pas que vous vous déplaçiez en Limousine ! dit-elle en prenant place près de son hôte.

— Non, ce n'est pas mon moyen de transport habituel. J'ai loué la voiture et le chauffeur qui allait avec.

Mais Sandy, bien qu'amusée par les comportements particuliers de ce personnage, commençait à trouver tout cela un peu trop théâtral à son goût.

— J'apprécie que vous me raccompagniez pour aller cueillir ma petite, mais je me demande encore pourquoi vous faites tout cela. Je ne connais même pas votre nom !

La femme lui sourit, mais ne lui répondit pas.

— Alors quoi ? Vous voulez entretenir un mystère ? Et qu'allez-vous me demander en retour ?

Sandy commençait à devenir plus inquisitrice devant le mutisme de la femme.

— Je ne désire pas entretenir de mystère et pour ce qui est de vous demander quelque chose en retour, je l'ai déjà fait,

répondit celle qui lui parlait toujours aussi calmement, mais maintenant sur un ton plus grave.

— Mais je ne comprends pas, vous m'avez demandé quelque chose ? À part un verre d'eau et un café, je ne vois pas quoi et, en passant, merci pour le pourboire, ce n'était pas nécessaire.

— La dernière fois, je vous ai demandé si vous aimiez votre vie.

— La dernière fois ? Euh... peut-être oui. Mais quel lien cela a-t-il avec toutes vos attentions ? J'aime autant vous le dire tout de suite, je ne suis pas intéressée par une relation, ni avec vous, ni avec d'autres, je veux mettre cela au clair !

— Sandy, ce n'est pas de cela qu'il s'agit, répliqua la femme avec compassion.

— Alors, qu'est-ce qui justifie toute l'attention que vous me portez ? Aidez-moi à comprendre, je vous en prie.

Sandy en était presque rendue à implorer une réponse, mais son interlocutrice conserva intact le mystère. Le reste du trajet se fit en silence, Sandy se promettant bien qu'elle éviterait tout contact avec cette femme à l'avenir. La limousine arrivait à destination quand la femme lui dit :

— Je ne vous demande qu'une seule chose, de vous répondre honnêtement quand vous serez seule. De vous demander si vous aimez votre vie.

Sandy ne comprenait pas plus où elle voulait en venir et sortit de la voiture.

— Merci encore pour le transport, bonne chance avec vos questions.

Elle referma la porte et se dirigea vers l'édifice habituel sans se retourner.

Ce soir-là, quand sa petite fut endormie, elle repensa à l'épisode de la limousine, à l'insistance de cette curieuse femme qui s'acharnait à toujours lui poser la même question.

— Elle doit avoir un problème pour harceler les gens comme ça. Et pourquoi s'acharne-t-elle sur moi ? Aurais-je fait quelque chose qui aurait déclenché une obsession chez elle ? Ou aurait-elle remarqué, au restaurant, que je n'allais pas ? Où a-t-elle été cherchée que je n'aimais pas ma vie ? C'est vrai que je trouve cet emploi pénible, mais j'essaie de le cacher aux autres.

Cette femme lirait-elle dans les pensées ? Non, bien sûr, mais probablement que j'ai l'air moins heureuse au travail qu'ailleurs. Ailleurs, je crois être heureuse. À la maison avec ma petite je suis bien, enfin j'essaie de l'être le plus que je peux pour qu'elle ait une mère épanouie... pour qu'elle ait une vie épanouie...

Sandy s'était assise durant ce monologue intérieur. Ses yeux s'emplirent d'une forte émotion qui finit par déborder.

Elle se leva pour aller chercher un mouchoir, puis se dirigea vers sa chambre où elle s'assit sur son lit. Son bras s'étira pour prendre le cahier secret où tant de confidences s'y étaient accumulées. Elle survola des passages ici et là puis finit par fermer le cahier pour le remettre à sa place.

Elle demeura ainsi à réfléchir quelques instants puis, se dirigea vers sa garde-robe et du fond de celle-ci en sortit une boîte de taille moyenne.

De la boîte déposée sur le lit, elle en tira un cahier, puis un autre et finalement plusieurs du même genre. Elle en ouvrit un et survola quelques passages avant de le refermer. Elle répéta le même rituel pour chacun des cahiers puis elle se mit à pleurer.

Pleurs saccadés et étouffés, pour ne pas réveiller l'être cher. Le haussement convulsif de ses épaules se poursuivit ainsi durant de longues minutes. Par la suite, elle remit tous les objets dans la boîte qui reprit sa place dans le noir.

Le lendemain matin, elle se présenta au travail en retard. Comme cela s'était déjà produit plus d'une fois par le passé, elle fut convoquée par celle qui gérait le restaurant.

C'était une femme d'apparence calme, mais qui pouvait s'envoler dans des élans de colères soudains et parfois disproportionnés. Elle n'avait pas besoin d'user de son autorité sur une base quotidienne. Il suffisait qu'un ou une employée ait été témoin une fois d'une telle scène, pour ne pas avoir envie d'être celui ou celle qui franchirait la ligne interdite. Ce matin-là, Sandy avait outrepassé la limite.

Une fois entrée dans le bureau de la gérante, la porte se referma et un grand silence se fit parmi les employés. Chacun simulait quelque chose à faire le plus près possible, afin d'entendre le début du barrage d'artillerie lourde.

Pourtant, à chaque fois qu'un tel évènement se produisait, le même phénomène étrange apparaissait.

D'abord, on voulait être là, devenir témoin quand le tout débiterait et puis, une fois le festival lancé, on cherchait à fuir le plus loin possible pour éviter le malaise d'avoir à faire face à la pauvre employée humiliée sortant du bureau.

Mais cette fois-ci, ils attendirent en vain le début des hostilités. Bien sûr, ils pouvaient percevoir le ton grave avec lequel la gérante parlait, mais sans le haussement de ton habituel. Ils entendirent la voix plus claire de celle qui tentait sûrement de défendre son point, mais la superviseure coupa net à ce qui était perçu comme des explications fournies inutilement.

Quand la porte s'ouvrit, les collègues curieux furent pris par surprise et la plupart d'entre eux s'éloignèrent rapidement, en espérant soudainement être devenus invisibles aux yeux de celle qui affichait un visage sans émotion. Le teint pâle, elle se dirigea vers la salle des employés sans parler à personne. Une collègue la suivit.

— Et alors ma belle ? Tu as eu droit à de belles remontrances ?

Sandy enlevait son tablier sans parler, pendant qu'une petite rivière brillante faisait son chemin sur ses joues. Quand elle se retourna vers sa collègue, celle-ci avait déjà compris ce qui se passait.

— Elle a osé te congédier, la moins que rien ? dit-elle avec colère.

— Ce n'est pas de perdre cet emploi qui me fait mal, c'est plutôt de ne pas savoir comment je vais faire pour que ma puce ne manque de rien ce mois-ci.

La collègue la prit dans ses bras, les mots étaient désormais futiles. Sandy tentait de retenir la digue qui menaçait de se rompre. Malgré tout, elle rassura celle qui l'étreignait.

— Ça va aller Marie, je vais passer à travers, ne t'en fais pas.

Elle sortit de la salle et traversa toute l'allée centrale du restaurant, se contentant de légers hochements de têtes vers les autres employés qui s'étaient regroupés. Elle ne voulut pas aller vers eux de crainte que la digue ne cède complètement.

Arrivée dehors, elle se dirigea machinalement vers l'arrêt du bus. Tout allait trop vite dans sa tête. Tout ce qu'elle voulait, c'était de se retrouver seule chez elle.

Tel un robot, elle prit place dans l'autobus. Pour la première fois, il y avait des sièges de libres, l'heure de pointe du matin tirant à sa fin. Ses yeux étaient ouverts, mais son regard absent, son corps assis bien droit, mais le cœur roulant par terre.

Tout semblait s'écrouler et, petit à petit, elle réalisait l'ampleur des dégâts. Qu'allait-il advenir ? Comment ferait-elle pour puiser le courage de rechercher un autre emploi ?

Puis une pensée traversa son esprit. Une pensée qui lui procura une bouffée d'air frais au milieu de ses réflexions suffocantes.

— Et si je n'étais plus là ?

Ce n'était pas la première fois que cette pensée intérieure réussissait à se frayer un chemin jusqu'à sa conscience. Dans

les moments les plus difficiles, cela avait constitué pour elle, presque une soupape salvatrice. À chaque fois, cela n'avait jamais été plus loin qu'un bref instant de « délire », repoussé facilement par sa responsabilité de mère. Mais cette fois-ci, jusqu'où s'arrêtera le chemin, pensait-elle.

Elle en était à se perdre dans les méandres de son découragement, quand elle sentit quelque chose appuyer délicatement sur son épaule. Comme engourdie, elle se tourna lentement pour y voir une main délicate, une main, puis un bras et finalement un visage. Le visage souriant de celle qui la talonnait depuis quelques semaines et qui se tenait debout près d'elle.

Le hasard, probablement provoqué par cette femme, l'aurait fait réagir en temps normal. Mais là, plus rien ne semblait la déranger.

— Je vous ai aperçue et j'ai été surprise de vous voir ici à cette heure. Vous n'êtes pas au travail ? lui demanda la femme tout doucement.

— J'ai perdu mon emploi, répondit celle qui semblait de plus en plus abasourdie par le choc des derniers événements.

— Comme cela doit être douloureux, répliqua celle qui maintenant la scrutait comme on regarde une malade, pourtant, sans manifester la trace de ce qui pourrait ressembler à de la condescendance.

— En fait, je vous dirais que je ne le réalise pas encore. Je ne sais pas ce qui va arriver, mais le plus curieux, c'est comme si cela n'était plus important, c'est comme si plus rien n'avait d'importance.

Sandy avait parlé sans aucune émotion dans la voix, comme si elle s'était détachée de ce qui lui arrivait. La femme ne répondit rien, se contentant de la regarder avec compassion. Le reste du trajet se déroula sans que ni l'une ni l'autre ne rompe le silence. Quand Sandy débarqua, la femme lui dit :

— Sandy, soyez indulgente envers vous-même !

Celle-ci ne répondit rien, se contentant d'une esquisse de sourire poli. Sandy n'était pas allée chercher sa petite tout de suite. Elle passa plutôt les heures suivantes chez elle, étendue sur son lit, comme si les mois, les années de lutte pour maintenir le navire à flot l'avaient complètement épuisée. Une épave qui ne trouvait pas le chemin de la surface, voilà comment elle se sentait.

Mais une épave qui devait tout de même se lever pour aller chercher celle qui ne se doutait pas que sa mère gisait là, dans les profondeurs de son découragement.

L'instinct maternel la guida pour rassembler le peu de forces qui lui restait. Elle reprit l'autobus pour aller chercher l'enfant puis, suivit la routine habituelle du retour à la maison jusqu'au coucher en passant par la préparation du souper, le bain et autres occupations.

Les jours passèrent sans que ses démarches d'emploi n'aboutissent. La neige revendiquait maintenant sa place pour les mois à venir et le temps des fêtes n'était plus très loin.

Chaque fois que sa petite lui exprimait le souhait d'avoir tel ou tel jouet pour Noël, Sandy ressentait une douleur. La douleur de ne même pas être certaine que son enfant

puisse avoir simplement de quoi à manger, alors que tant d'enfants auront une abondance de jouets. Elle lui répondait donc toujours la même chose :

— Nous verrons.

Mais elle savait qu'il lui faudrait bien un jour briser les rêves de sa petite et c'est ce qui la déchirait le plus. Puis, le soir du vingt-deux décembre, alors qu'elle réalisait qu'elle ne pourrait acheter de quoi manger pour le souper du lendemain, elle fut prise de panique. Une autre journée s'était gaspillée en recherches d'emploi stériles et elle ne voyait plus comment elle pourrait continuer.

L'inimaginable revenait de temps en temps la hanter en lui suggérant une avenue possible pour mettre fin à ses souffrances. Ce soir-là, elle ne réussit pas à chasser cette pensée qui se mit à prendre forme.

Elle était à la fois terrifiée et fascinée par cette idée. Honte, culpabilité, désespoir, tous ces sentiments s'entremêlaient dans une ronde infernale qui rendait confus ses pensées, mais qui, paradoxalement, lui apportait l'espoir de la fin d'un cauchemar.

Immobile, les coudes appuyés sur la table de la cuisine, elle était là, à fixer le mur pendant de longues minutes, quand on frappa à la porte. Il était vingt et une heures. Elle n'attendait personne, elle ne connaissait personne. Elle se présenta à la porte et ouvrit sans autres précautions.

À sa grande surprise, se tenaient devant elle cinq silhouettes aux visages familiers, ceux des collègues de travail du restaurant où elle avait travaillé.

— Mais, que faites-vous là ? dit-elle en cherchant ses mots.

— On nous a dit que tu n'avais pas encore trouvé d'emploi, alors on s'est dit que peut-être tu accepterais un petit coup de main de tes anciens amis pour t'aider à tenir le coup !

Une de serveuses avait parlé pour les autres qui riaient et la saluèrent.

— On ne veut pas que tu le prennes mal, mais disons plutôt que c'est un dédommagement qu'on te devait pour toutes les fois où on a été des emmerdeurs, dit un homme qui semblait avoir un petit coup dans le nez.

— Parle pour toi Bob, c'est toi seul à la cuisine qui lui cassait les pieds, d'ailleurs à nous aussi tu nous les casses, j'espère que tu vas nous dédommager aussi avant Noël, lui répondit une autre serveuse.

Tous se mirent à rire et les accolades suivirent. Sandy les invita à entrer, mais ceux-ci déclinèrent. Le fait de se lever tôt le lendemain, le fait de ne pas vouloir réveiller l'enfant endormie, bref les ex-collègues se retirèrent en la saluant et en lui faisant promettre de passer leur donner des nouvelles.

Au fur et à mesure qu'ils s'éloignaient, en déambulant dans le long corridor mal éclairé, on pouvait y distinguer le long des murs, une quantité impressionnante de sacs multicolores. Sandy s'approcha dans la pénombre et demeura immobile pendant quelques instants.

— Mais qu'est-ce que c'est que ça ?

Un à un, elle entrouvrit les sacs pour y vérifier le contenu. Après les trois premiers, elle s'arrêta sous le coup de l'étonnement puis se mit à transporter chacun des vingt-deux sacs à l'intérieur de son appartement. Nourriture, cadeaux, vêtements neufs, jouets, à chacun des sacs déballés elle hochait la tête comme si elle ne comprenait pas pourquoi cela lui avait été apporté et comment des gens qui gagnaient relativement peu avaient pu mettre à contribution une telle somme pour acheter ces cadeaux de grande valeur.

L'ironie de la chose fut qu'à peine quelques minutes auparavant elle constatait tout le vide de son garde-manger et de son réfrigérateur alors que maintenant elle ne savait plus où placer l'abondante manne arrivée comme par miracle.

Devant ce constat, elle s'arrêta net. Était-ce le fait d'avoir envisagé l'irréparable, était-ce les émotions récentes des dernières minutes ? Quoi qu'il en soit, Sandy pleurait maintenant à chaudes larmes. Telle une pluie salvatrice sur une terre desséchée, le geste des collègues venait d'emporter avec lui les nuages noirs et autres sentiments négatifs qui peuplaient le ciel de cette mère monoparentale.

C'est à partir de ce soir de décembre que les choses commencèrent à aller mieux. Deux jours plus tard, Sandy se trouva un emploi. Un concours de circonstances impliquant le départ soudain d'une assistante-gérante et une gérante désespérée au milieu de cette période de l'année si occupée, voilà ce qui permit à une sans-emploi d'être accueillie pratiquement comme sauveur et de se voir confier davantage de responsabilités tout en augmentant ses revenus.

Un an plus tard, Sandy occupait même le poste de gérante. Tous appréciaient le côté humain et à la fois professionnel de cette jeune mère qui avait connu sa part de difficultés et qui, maintenant, profitait de l'expérience acquise pour avancer dans la vie.

Entre Noël et le Jour de l'an de cette année-là, Sandy sortait de son lieu de travail et se dirigeait vers son automobile. Il faisait noir et des flocons de neige descendaient tout doucement du firmament. Le stationnement de ce grand restaurant était en retrait de la rue dans un vaste espace où on n'y voyait pas grand-chose. Quand Sandy arriva près de son automobile, une voix la fit sursauter :

— Bonsoir Sandy !

La voix douce et familière de la femme qui l'avait abordée l'année précédente raisonnait de nouveau.

— Oh ! C'est vous ? Euh, comment allez-vous ? Il y a longtemps que je ne vous ai vue !

— Je vais bien... et je suis ravie que tu ailles mieux.

— Oui, disons que les choses vont assez bien pour moi. J'ai un emploi que j'aime et qui me permet de mieux m'occuper de ma fille. Mais que faites-vous ici, vous étiez au restaurant ? Je ne vous ai pas vue pourtant... à moins que vous ne veniez simplement d'arriver ? La femme sourit.

— Je suis venue simplement pour te saluer Sandy.

— Me saluer ? Mais, ici ? Ce soir ?

Plus d'une fois, elle avait trouvé le comportement de cette femme assez particulier, voire même à l'occasion intrusif. Ce soir encore, elle trouvait son comportement teinté de mystère, mais elle ne le fit pas voir et enchaîna :

— Vous savez, l'année dernière, des amis m'ont apporté plus que je n'espérais tout juste avant Noël. J'ai su plus tard que c'est une femme inconnue qui les avait informés de ma situation et que c'est même elle qui avait payé la plupart des cadeaux reçus ce soir-là. Je me suis toujours demandé si c'était vous.

— Les appels à l'aide sont toujours entendus, Sandy, même quand on pense que personne ne les entend.

— Mais je ne vous ai pas appelé à l'aide moi ! Je n'aurais pas voulu importuner personne avec mes problèmes...

— Et pourtant, entre deux pensées noires, tu lançais tes messages de détresse. Jamais aucun appel à l'aide n'a été ignoré, crois-le !

— Pensées noires ?

Sandy se mit à rire nerveusement avant d'ajouter :

— Je ne comprends pas ce que vous voulez dire, dit-elle en tentant d'éviter de lever le voile sur une douloureuse page de son passé.

— Je vous comprends, lui répondit-elle et elle n'insista pas, se contentant de lui sourire.

Profitant du court silence qui suivit, Sandy décida qu'il était temps d'y aller.

— Alors je dois partir, j'ai toujours ma puce à aller chercher à la garderie. En tout cas, si c'est vous la généreuse donatrice de l'année dernière, sachez que vous m'avez aidée plus que vous ne le croyez et je vous en remercie infiniment.

Sandy ouvrit la portière de son véhicule puis salua la femme :

— Au revoir...

La salutation s'éteignit avec le ton de sa voix qui coupa court. La saluée n'était plus là. Sandy s'approcha de l'endroit où la femme se tenait il y a à peine un instant et regarda dans toutes les directions. Peine perdue, il n'y avait plus personne. Elle eut beau demeurer là une longue minute, scrutant les environs, mais rien n'y fit. La femme avait disparu.

Sandy ne sut jamais ce qui s'était passé ce soir-là ni qui était cette femme qui croisa son chemin. Mais quelque temps plus tard, elle fut frappée par le fait que cette dernière rencontre avait eu lieu un an jour pour jour après la date qu'elle avait arrêtée pour commettre l'irréparable avec sa petite.

Ce soir-là elle écrivit dans son journal : « Je ne sais ni qui elle était ni pourquoi elle a croisé mon chemin. Ce que je sais cependant, c'est que parfois la vie peut ne tenir qu'à un geste et cette femme a posé celui qui a peut-être fait la différence pour moi et ma petite. Si les anges gardiens existent, elle en fut peut-être un. S'il est possible d'en être un pour ceux que

l'on aime et aussi pour soi-même, alors j'apprendrai à en devenir un.